



KTM X-BOW, UNE VOITURE-JOUET

La marque de motos s'investit dans l'automobile avec un modèle dédié au plaisir de la conduite. **Page 35**

LE TRICOT AVANT-GARDISTE

Comme leurs grands-mères, les créatrices se mettent aux travaux d'aiguilles, tout en insufflant à leur maille artisanale un style ultrapointu qui flirte avec le design.

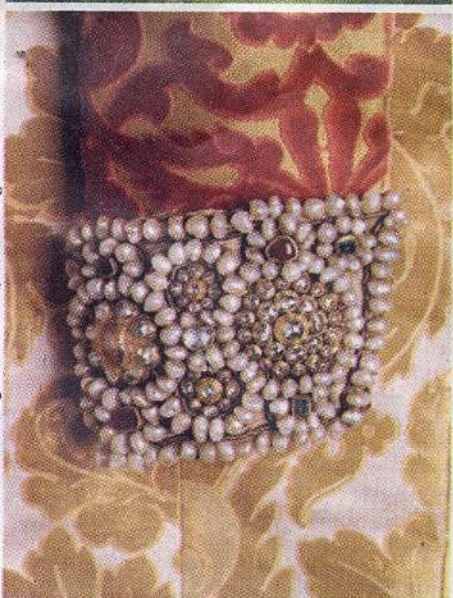
Page 32



Sandra Backlund

LE FIGARO et vous.

Le tour de l'Europe en dix grandes expositions



Ci-contre : Neue Nationalgalerie/ADACP, Sabam, Belgium 2008/Palais des Beaux-Arts/ADACP, V&A Museum, Palazzo Strozzi, AKG. En haut : Annika Aschberg

L'Europe de la culture produit ces temps-ci de bien beaux fruits dans les grands musées. Les échanges ne cessent de s'intensifier pour des expositions originales, classiques ou contemporaines, où les pays se rencontrent. Les deux reines de France Catherine

et Marie de Médicis célébrées à Florence, la Russie des tsars à Londres, les collections de Dresde à Saint-Petersbourg, les peintres de Venise à Bâle... Que de croisements féconds !

Pages 28 et 29

Vertiges visuels dans une chambre froide

INAUGURATION DE L'EXPOSITION « DANS LA NUIT, DES IMAGES », AU GRAND PALAIS, EN CLÔTURE DE LA PRÉSIDENTIE FRANÇAISE DE L'UE.

Des garde-fous pour « canaliser » les 10 000 invités attendus, des contrôles à n'en plus finir... Le Grand Palais avait l'air d'une forteresse. Les policiers étaient sur les dents. Il faisait un froid de chien. La façade du bâtiment, sous les assauts d'une projection d'images – en l'occurrence, c'étaient des mots –, semblait trembler à l'unisson. Étrange ambiance que celle de ce vernissage de l'exposition « Dans la nuit, des images » présentée par le ministère de la Culture et Le Fresnoy-Studio national pour clore la présidence française du Conseil de l'UE. À l'intérieur, la lumière était lunaire, la température polaire et cela tombait bien parce qu'il n'y avait pas de vestiaire. L'espace était habité par 140 œuvres de Bob Wilson, William Klein, Michael Snow, Bill Viola... Elles étaient projetées sur une myriade d'écrans géants, sur le sol et sur les murs. L'endroit en était transfiguré. On aurait pu être à Berlin dans un hangar désaffecté tant ce déferlement d'images écrasait le décor. La verrière du Grand Palais avait disparu. Un échafaudage gigantesque faisait office de belvédère pour permettre

à l'œil d'embrasser l'ensemble. Alain Fleischer, directeur artistique, était heureux : « Cela montre que l'art contemporain peut sortir de son ghetto. Nous sommes dans un monde entièrement éclairé par

HIER SOIR

par Fabienne Reybaud



des images. » Une vidéo quasi spectrale montrait des corps en chute libre. Christine Albanel la regarda sans mot

dire. Renaud Donnedieu de Vabres s'exclama : « C'est prodigieux ! » Surtout de voir comment ce torrent d'images protéiformes agissait sur le public. Les conversations étaient assourdies par les bandes-son. Ébahis, perdus dans cet immense espace, les invités se déplaçaient au ralenti, le regard fixe, happé par cette multitude d'écrans. Un homme murmura : « C'est bizarre, on se croirait dans La Nuit des morts-vivants ». Deux femmes en vision, hypnotisées par une vidéo de données informatiques semblables à un électrocardiogramme d'hystérique, constataient : « Il faut voir de loin sinon, on ne voit rien. » Des images qui rendaient aveugle au monde extérieur.

La maille, un art contemporain



sont pas tombées dans la pelote par hasard.

« Ma grand-mère tenait un magasin de laine : c'est elle qui m'a enseigné les points, raconte Marine Miel, fondatrice de la marque Suzon & Léna. J'ai récupéré il y a deux ans sa machine à tricoter des années 1970. » La demoiselle s'est servie de cet outil d'un autre âge pour construire des collections Belle Époque et néoburlesque sans une once de mièvrerie ou de nostalgie : jupes à faux-cul, pulls ou robes taille de guêpe, seins en obus... « Mon autre grand-mère, chanteuse à l'opéra, m'a transmis, elle, le goût du costume, du corps, des volumes », reprend la créatrice qui, après un passage à la chambre syndicale de la couture et un premier job chez Corinne Cobson, a lancé son label en novembre 2006 et ouvert sa première boutique parisienne il y a tout juste deux mois (tél. : 01 58 62 21 03). « Jusque-là, je créais des pièces pour mes copines ; on les arrêtaient sans cesse dans la rue pour leur demander qui les avait tricotées. »

Un parcours qui fait écho à celui de la jeune Sandra Backlund, à qui ses bluffantes robes tricotées ont valu le prix du Festival de la mode de Hyères en 2007. Depuis, les rédactrices du monde entier photographient ses pièces architecturales, inspirées des taches du test de Rorschach, « comme des accidents symétriques ». Initiée à la maille par sa grand-mère, Sandra laisse un temps les points de côté

puis étudie la mode au Beckmans College of Design de Stockholm. Jusqu'au jour où ce savoir-faire familial réapparaît dans son projet d'étude : « J'ai commencé par m'intéresser au collage avant d'essayer de traduire cette idée en trois dimensions à travers des techniques artisanales comme le tricot. En partant du corps humain, j'ai expérimenté sur des mannequins de tailleur ou sur moi-même des formes et des silhouettes que je n'aurais jamais imaginées. »

Lentement mais sûrement

Cette jeune femme, d'une modestie et d'un naturel rafraîchissants, abhorre la production de masse, la consommation déraisonnée, le vite-fait-mal-fait qui empoisonnent, selon elle, la mode d'aujourd'hui. Plutôt que lancer une collection à tout prix, elle préfère tricoter des heures durant dans son atelier pour répondre aux demandes des particuliers de plus en plus nombreux à passer commande sur son site (www.sandra-backlund.com). « Mon projet ? Continuer à tricoter comme me l'avait appris ma grand-mère. Cependant, j'envisage de réaliser une production limitée à côté de mes pièces faites main. »

Le temps, un élément capital dans l'art de cette maille stylée.

Or, la patience n'est pas vraiment ce qui caractérise la mode actuelle : les collections auraient même tendance à se démultiplier pour répondre aux désirs de nouveautés. Même Woolmark – le fameux label qui avait récompensé de son Woolmark Prize les tout jeunes Lagerfeld et Saint Laurent en 1954 – ronge son frein lorsque le lauréat primé en juillet dernier, le Chinois Qiu Hao, tarde à rendre les prototypes nécessaires à la commercialisation, en série limitée, de sa très belle robe en laine mérinos écurée, ourlée de torsades.

Valentine Gauthier peine, elle aussi, à expliquer à ses distributeurs qu'une robe tricotée main exige bien plus de temps qu'un produit fabriqué en série. Bien qu'aguerrie aux points en tout genre, la créatrice a préféré faire travailler l'association Gruteca en Uruguay. « Au cours de mes voyages en Amérique du Sud, j'ai rencontré ces femmes qui alignaient les points avec virtuosité pour un résultat franchement sommaire, pour ne pas dire ringard, se souvient Valentine Gauthier. Pire, alors qu'elles vivaient dans le pays de la laine, elles ne tricotaient que de l'acrylique. Il a fallu leur inculquer le sens de la mode, leur faire redécouvrir le potentiel de la laine. »

Un défi joliment relevé. La preuve ? Sa petite ligne de maille fait un carton sur les salons, les blogs et auprès des clientes de tout âge – « Les gilets plaisent à ma mère comme aux ados » (points de vente au 01 42 86 00 01). Mais, attention, la créatrice, pourtant sensibilisée au commerce équitable, ne cherche pas à faire découvrir des artisans d'ailleurs. Son unique objectif : fabriquer des pièces extraordinaires en partant du travail d'une modéliste et de prototypes dans l'air du temps.

Tout comme Lisa Sabrier, cofondatrice de Wool and The Gang, le collectif dont tout le monde parle en ce moment, qui s'amuse à chahuter la bonne vieille maille de nos grands-mères grâce à des kits jolis et rock' n'roll. « Je n'ai jamais compris pourquoi le tricot n'était jamais drôle, sexy ou funky », s'étonne encore Lisa Sabrier. Cette mère de cinq enfants a décidé il y a un an de changer de vie, de « faire des choses par moi-même ». Avec l'aide d'une agence de communication parisienne, elle s'envole pour le Pérou, autre patrie lainière, d'où elle importe aujourd'hui sa matière première. Une édition limitée de pièces est aussi tricotée à la main chaque saison par une groupe de femmes du lac Titicaca. Mais le concept consiste surtout à proposer des kits composés d'aiguilles, de patrons, d'accessoires et de pelotes permettant

aux plus motivées de monter un gilet Big Joe sans manches à torsades, une pochette Kelly dans un style baba en laine chinée ou encore des mitaines et des guêtres très eighties baptisées Nijinskina.

« De nos jours, même en famille, on ne partage plus d'activités manuelles... Surtout en France, notre marché le plus difficile. Pour l'instant, si on parle de nous, c'est grâce au côté branché parisien. » Normal, la styliste en chef du collectif Wool and The Gang n'est autre que Nadège Winter, ex-directrice de communication de Colette (distributeur, par ailleurs, des fameux kits) et aujourd'hui à la tête de sa propre agence. Avec son gang de filles, elle a prévu de lancer une ligne bébé en alpaga dès janvier et prépare aussi quelques pochettes-surprises, à surveiller sur le site woolandthegang.com. Pour démontrer la belle vitalité de la maille en 3D, drapée, plissée, chinée... il faudrait citer bien d'autres noms : les talentueux tandem belge If I..., l'excellente Mélodie Wolf, les pros du jacquard Mont St Michel ou encore, le duo Lutz. Heureusement, le temps leur appartient.

HÉLÈNE GUILLAUME

TENDANCE

Sous les doigts agiles de jeunes modeuses, le tricot ne se contente plus d'être douillet et confortable mais devient matière à création.

NE LES CONFONDEZ pas avec les clubs de tricot new-yorkais qui ont tant fait couler d'encre, il y a deux ans. La Suédoise Sandra Backlund, la Suisse Lisa Sabrier ou les Françaises Marine Miel et Valentine Gauthier ont beau manier la laine et les aiguilles avec dextérité, leur but avoué est d'apporter une contribution au petit monde de la fashion. Le style avant tout... mais avec un supplément d'âme. À écouter les histoires de ces filles bien dans leur temps, on saisit qu'elles ne